

Le Montreux du Jorat

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 49

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du calme. — Un gommeux, prenant à part le médecin qui vient de visiter son oncle :

— Eh bien ? lui demande-t-il d'une voix hâlante.

— Perdu ! répond le docteur.

Le gommeux se met à pousser des gémissements lamentables.

Mais le vieux docteur qui connaît le monde en général et les neveux d'aujourd'hui en particulier :

— Voyons, mon ami, calmez-vous... puisque je vous affirme qu'il est perdu.

Au bureau de placement. — Une dame à une cuisinière qui lui propose ses bons offices :

Où avez-vous servi en dernier lieu.

— Chez un aveugle.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Il était trop regardant.

LE MONTREUX DU JORAT

Le bois de Chenaulaz passe pour le royaume des vipères. De peur d'être mordus, nombre de Lausannois n'osent s'y risquer. S'ils avaient lu les *Beaux dimanches* du docteur Bourget, ils sauraient que la vipère est si craintive que, dans ses rencontres avec l'homme, c'est elle qui tremble le plus, ce qui n'est pas peu dire. Jamais on ne l'a vue s'élancer sur lui à la manière d'un serpent à sonnette. Elle n'est au reste pas plus commune dans les taillis de Chenaulaz que le long du Jura ou dans les vallées du Tessin. Mais rassure-t-on jamais les poltrons ? Il continueront d'éviter Chenaulaz. Ce sera tant pis pour eux, car la promenade est jolie. De la place de l'Ours, elle n'exige que trois quarts d'heure de marche ; de la Rosiaz, point terminus des tramways, c'est une flânerie de vingt minutes.

Cette région, la plus méridionale du Jorat, rappelle en petit les Alpes, à cause de la profondeur de ses ravins, à cause de ses roides pentes et des torrents qui y écument par dessus de gros cailloux. Elle a, comme elles, de ces soupçons de sentiers dont soudain se perd la trace et qui vous enchantent ou vous font pester, selon que vous vous sentez ou non l'âme d'un explorateur. Ses blocs erratiques jouent dans le monde des ascensionnistes en herbe le rôle du Grand-Muveran, voire du Cervin, vu du val Tournanche. Telle de ses clairières se bleuit, au printemps, d'un tapis de pervenches ; dans telle autre domine la note rose de la bruyère ; ailleurs on ne foule qu'anémones, muguet et asperules odorantes.

Mais ce qui fait surtout le charme du bois de Chenaulaz, c'est la variété autant que l'imprévu des paysages s'offrant à travers ses trouées, au tournant de ses chemins, de son pont de la Chandelard, du fond sinueux de son triple valon en Y, ou encore de l'un de ses promontoires de molasse friable, minée de terriers de blaireaux ou de renards. Si accidenté est le terrain que le tableau change presque à chaque pas. Ainsi, vous pouvez vous composer vingt vues différentes du village de Belmont, si pittoresquement campé sur son échine couverte de vignes et de vergers. Aimez-vous les vues plongeantes, vous irez vous asseoir sur quelque souche de sapin, à la lisière sud-ouest, d'où le regard plane sur le Léman, par dessus la large brèche de la Paudèze, par dessus le vieux moulin de Belmont, le pont de Rochette aux belles arches de pierre et le château de Bochal. Feu le peintre Chavannes a fait de ce panorama une des plus agréables toiles du Musée cantonal des beaux-arts. Que si vous préférez, au contraire, un cadre plus restreint, prenez par un des petits chemins qui vont à l'auberge des Trois-Chasseurs, montez le long des bras de la Paudèze, arrêtez-vous au pied d'une des parois d'où l'eau tombe en cascade, ou bien laissez-vous choir sur quelque corniche moussue surplombant le vide, les

cent tableaux qui s'offriront à vos yeux seront autant de menues merveilles.

Son attrait, le bois de Chenaulaz ne le perd pas entièrement en hiver. A sa partie supérieure, dont l'altitude est de 700 mètres au-dessus de la mer, il est aussi beau, sous sa housse blanche, que les sapinières du Chalet-Gobet ou du Risoux. Tout au midi, où la neige ne demeure guère, il offre une zone baptisée par quelques-uns de ses fidèles amis : le Montreux du Jorat. C'est, à l'orée d'un bouquet de pins, au bord de l'ancienne route de Belmont, un talus ensoleillé et à l'abri des fortes bises. Il existe même, quelques centaines de pas plus haut, au milieu des herbes sèches, un autre recoin encore plus propice aux bains de lézard en janvier et février ; mais celui-là, nous laissons aux promeneurs le plaisir de le découvrir eux-mêmes ; aussi bien est-il malaisé d'en indiquer la place en quelques mots.

Est-il besoin d'ajouter que notre Montreux joratois n'a encore ni hôtels, ni kursaal, ni crémaillère ? On n'y trouve pas même une hutte de charbonnier. Chemins à part, il est resté tel que la nature l'a créé. Puisse son charme échapper éternellement aux créateurs de stations climatiques ! V. F.

Propos de dessert. — Dans un dîner, un des convives, s'adressant à son voisin, blâmait fort les manières et les propos un peu... hum..., d'une dame qu'il finit par désigner sous son nom de jeune fille.

— Mais, c'est ma femme, monsieur, fait le voisin, justement froissé.

— Ah ! c'est madame votre femme ?... Eh ! bien, n'en parlons plus.

QUELQUES ÉPISODES

DE LA RÉFORMATION, A GENÈVE

I

On sait que, lorsque la Réforme éclata, la Ville de Genève était depuis longtemps agitée par de grands troubles politiques et que ce foyer de discords prit une extension plus grande encore lorsqu'il fut alimenté par les questions religieuses déjà naissantes entre le camp du parti catholique et celui des partisans des nouvelles doctrines.

Nous croyons donc qu'à ce propos, nos lecteurs de Genève ne liront pas sans intérêt les détails suivants, extraits d'une chronique du XVI^e siècle.

1528. — Les Bernois, après plusieurs prédications et disputes, bannirent de leur ville la religion catholique et embrassèrent la protestante. Zwingli et Écolompade la prêchaient dans la Suisse et Berthold Haller à Berne, pendant que Luther le faisait en Allemagne. Ceux de Berne voulurent obliger certains villages que ceux de Fribourg prétendaient leur appartenir, à recevoir la même doctrine : cela causa du bruit entre ces deux villes qui demandèrent du secours à Genève. De peur de déplaire à l'une en complaisant à l'autre, elle envoya à chacune un capitaine et une compagnie de 150 arquebusiers. Jean Philippe commandait celle qui était destinée pour Berne et Richardet alla pour Fribourg. On remarqua que ces deux compagnies commencèrent à se harceler et se battre à Genève, mais Dieu voulut que le différend des deux villes fut apaisé et le secours renvoyé.

1532. — Les ministres Farel et Saulnier arrivèrent à Genève ; ils tinrent dans leur logis plusieurs discours pour faire connaître au peuple la doctrine qu'ils enseignaient ; ils firent faire une dispute entr'eux et quelques catholiques après quoy, il leur fut commandé de quitter la ville sous peine de prison. Ils se retirèrent donc, escortés de quelques citoyens qui les favorisaient et ils allèrent prêcher à Orbe et à

Granson. Peu de temps après vint à Genève Antoine Froment, disciple de Farel ; il met par la ville des affiches par lesquelles il promettoit d'enseigner à lire et à écrire dans un mois. Sous ce prétexte, il enseignait à la jeunesse et aux hommes faits la doctrine des protestants. Ceux qui y prenoient goût amenaient avec eux les hommes et les femmes dont le nombre se multipliait tous les jours. Il y avait en même temps un cordelier nommé Christophe Bouquet, qui étoit protestant en son âme, car il ne s'opposait point à ce parti naissant et même ordinairement après son sermon une partie allait ouïr Froment dans une sale.

L'an 1533, le premier jour de l'an, à l'issue du sermon de Bouquet, une si grande foule de gens vint dans la salle, où prêchoit Froment, que tous les degrez et les environs de la maison en étoient pleins de monde, ce qui fit crier à cette troupe Au Molard ! au Molard ! dont les plus proches de Froment le prièrent et le portèrent pour ainsi dire sur un banc de poissonnière à la place du Molard, le peuple criant : Prêchez-nous la parole de Dieu ! Froment ayant donc repris son discours, le sautier de la ville arriva là-dessus et lui vint faire commandement de se taire. Il répondit qu'il valloit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes et poursuivit.

1535. 22 juillet. — Farel accompagné d'une foule d'auditeurs vint prêcher à la Madeleine, les prêtres n'ayant pas le tems d'achever les messes et le peuple qui y étoit s'enfuyait avec eux. Six jours après, il vint prêcher à St-Gervais où M^{rs} les syndics avoient mis 50 hommes de garde afin qu'il n'y eût aucun desordre. Le cinquième d'aoust il alla prêcher à St-Dominique du Palais et le huitième à St-Pierre, au son de la grosse cloche. Ce jour là les reliques furent mises au vent par le populaire et les images de cette église abattues. Le lendemain les trois capitaines Nicolas Baudichon, Pierre Vandell et Amy Perrin allèrent avec leurs compagnies tambour battant à St-Dominique où ils firent encore pis. Ils y gâtèrent un tableau qui avait coûté plus de 600 ducats et de là ils s'en allèrent au pont d'Arve où M^{rs} les syndics accoururent avec leurs bâtons pour empêcher qu'ils ne démolissent la chapelle de Renée de Savoie. Le jour qui suivit Farel vint prêcher au Conseil des Deux-Cents et déclama fort contre la messe et les prêtres. Les syndics ordonnèrent enfin le 27 aoust que tous les citoyens et habitants eussent à suivre la religion protestante, abolissant absolument l'exercice de la religion catholique.

1536. — Le changement de religion ne contribua pas peu à former la mésintelligence entre le duc et les Genevois ; il se fit des escarmouches dès le commencement de l'année vers le pont d'Arve et les ennemis se rendirent maîtres de Notre-Dame de Grâce la nuit du troisième janvier ; mais le jour venu, ils abandonnèrent ce poste et il fut résolu de raser le couvent et les maisons des environs. Quelques jours après, ils s'approchèrent des murailles pour escalader la ville du côté de St-Gervais, de Rive et de St-Victor ; mais l'alarme étant donnée, ils furent repoussés avec perte.

Le 24 janvier les Genevois se voyant presque bloqués et étant pressés de la faim firent une sortie de trois cents hommes pour écarter les ennemis. Ils en trouvèrent entre Chesex et Collogny un parti de cinq à six cents, ils ne laissèrent pas de l'attaquer et de le pousser si vivement qu'ayant mis la cavalerie en fuite les gens de pied perdirent courage et se laissèrent tuer comme des bêtes ; le capitaine qui commandait la sortie leur dit : Hé mes amis laissez en au moins pour labourer la terre !

29 janvier. Les Genevois n'ayant point de nouvelles du secours que les Bernois leur avoient promis et les vivres leur étant coupés par terre, ils équipèrent une barque avec quatre bateaux et se mirent sur le lac environ huitante